Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 19

Artikel: L'art d'entrer en matière
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225251

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 19 — Samedi 13 mai 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

PORQUIE L'ETIAIRU N'E PAS EINTRA A LA SOCIETA DE TSANT

L'E binstout l'abbayî dâi bouèlan pè Vèvâ, iena de stâo demeindze que vint. Sarâ oquie de bin galé que foudrâ pas âobliâ d'allâ vère et principalameint d'allâ oûre. L'è biau, tot parâi, quand on oût tsantâ tot ein on iâdzo lè quatro partye *(parties)* et la basse. Lè pioulet, que fant lè tènor, lè bègo, que tsantant lo baryton, et lè bordon, que ronnant la basse, tot cein fâ onna tant balla musiqua, tant dâoce, quand pioule ; et quand tsantant fermo fè, que fant lo tounerro, tot cein l'è 'na trioûla que seimbllie qu'on è dza âo ciè. Assebin faut pas ître mau l'ébahia se, dein tote lè coumoune, rapertsant ti clliâo que pouant mouettâ on bocon po tsantâ dein la sociètâ.

Pè Tsanta-Dzenelhie, quasu ti lè citoyen allâvant tsantâ à la sociètâ que ion, qu'on lâi desâi l'Etiâiru.

On dzo, lo président va vers li et lâi fâ dinse :

— Dis vâi, l'Etiâiru, porquie vin-to pas tsantâ avoué no ?

— Su pas prâo retso.

— Mâ lâi a pas fauta d'ître tant, tant retso po eintrâ dein la sociètâ, âo quie ?

— L'è que... mè... ne pu pas tsantâ dèvant lo traisièmo demi-litre. Te compreind !

Marc à Louis.

FAUT MI CHE FERE A COMPRENDRE

IOU troppi dao chyndic rintré à l'esrabiou et la pe grocha vatse, tota boitteuse, vin 2 à 300 mètres apri. Onna banda dé roussé dé bouébous ché betont à la torturâ.

La régenta, onna cholida fémalla, vint à pacha per inque, lé bouébous la cognechant, nin dan pouaïre, l'an tit fotu lou camp et la régenta n'a pu accrotsi tchié lou pe pitit que l'a réchu la distribution po ti lé j'autrous.

Ille piaoré contre on n'abrou quand lou régent paché per inque :

— Tchié assou mon pitit ?

— La régenta m'a battu, lei illavé portant ran faï mè à ha grocha vatse.

Lou régent que cognechei pas l'histoire l'a cru que lou bouébou traitavé la régenta dé grocha vatse et lei illa bailli onna novalla distribution.

Hao pourrous pitits boubous nin vaillont dé lè ?

Colin.

(Patois fribourgeois).

L'art d'entrer en matière. — Es-tu superstitieux ?
— Pas le moins du monde.
— Le chiffre 13 ne t'effraie pas ?
— Bien sûr que non !
— Alors, prête-moi 13 francs, s'il te plaît !

Le tableau difficile. — Le peintre Poussin avait terminé la collection de ses tableaux représentant les sept sacrements. Un amateur de Beaux-Arts trouva peu réussi le tableau qui représentait le Sacrement du mariage.

— Je vois, dit Poussin, combien il est difficile de faire un bon mariage, même en peinture.

ILS EPROUVENT LE LAIT

C'ETAIT l'heure de « couler » le lait. Les paysans des environs déambulaient sur les chemins de la fruitière.

Les uns, le torse tendu en avant pour faire contrepoids à la boille pleine, allaient, les jambes un peu écartées, au rythme lent, traînant de leurs socques d'écurie. A chaque pas, on entendait dans la boille le flotteur de bois taper la tôle. Les biceps de leurs bras croisés saillaient des courtes manches bouffantes de leur veste de fruitier. A leur calotte adhéraient encore des poils de vache.

Les autres portaient leur traite dans un seau de zinc ; ils le tenaient un peu éloigné de la jambe pour ne pas le cogner du genou, et tendaient leur bras libre presque horizontalement, un peu comme des équilibristes.

Ils avaient tous cet air las, vieilli, de gens attelés à un labeur harassant.

Ils échangeaient de rares propos avec les passants croisés :

— Vilains chemins !

— On glisse !

Ou bien un salut lâché avec lassitude.

Ce jour-là, les chemins étaient glissants de verglas.

A la laiterie, il y avait d'ordinaire deux demi-cercles de gens : celui des paysans qui apportaient leur lait. Et celui des clients, qui venaient l'acheter ; dans ce clan-là — femmes, gosses — on jacassait fort. Son tour venu, on posait son bidon ou son pot sur le bord de la seille pleine. Le laitier pesait, mesurait, inscrivait dans les carnets écornés, s'affairait lentement.

Mais, ce soir-là, grand événement à la fromagerie : on « éprouvait » le lait. L'inspecteur des denrées prélevait à chaque « coulée » un échantillon de lait pour l'analyse officielle ; c'était un petit homme replet et vif, affublé d'un tablier blanc, frais sorti de l'armoire et encore quadrillé de ses plis; il étiquettait les flacons et son aide les rangeait dans les casiers d'une caissette de bois.

Les paysans versaient prudemment leur lait dans le crible pour la pesée. Puis, du coin de l'œil, sans en avoir l'air, ils surveillaient le poids que le laitier faisait glisser par petites poussées le long du levier brillant de la bascule. Ils observaient aussi avec un peu de méfiance l'homme officiel; on a beau avoir la conscience tranquille, on ne sait jamais avec ces analyses... il faut se méfier de l'administration... et puis n'y avait-il pas eu, l'année passée, toute une affaire de lait baptisé au village voisin ?...

* * *

Pierre-Abram allait partir pour la laiterie ; il avait déjà passé à ses épaules les bretelles de sa boille. Mais sa femme, survenant :

— Tu as oublié le lait pour le ménage...

— Tiens ! c'est vrai. Attends une minute. Je vais prendre à la boille.

— On n'aura pas le lait de la Papillon ?

Comme tous les paysans, Pierre-Abram réservait pour le ménage le lait de la même vache.

A la remarque de sa femme, il protesta :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? La Papillon est une bonne bête ; mais toutes mes vaches donnent du bon lait.

Pierre-Abram était un honnête homme. Mais il avait un caractère ombrageux ; il passait pour un original. Il sortait peu, n'allait jamais au café et ne se mêlait pas aux gens. On ne l'aimait guère au village ; on jalousait sa prospérité.

Pierre-Abram avait eu des démêlés avec Simon chez le garde à propos d'une source ; l'affaire s'était terminée devant la justice, les plaignants étant tous deux de caractère obstiné. Pierre-Abram avait gagné le procès. Mais Simon lui en avait gardé rancune, une rancune tenace qui guettait sa revanche.

Pierre-Abram s'était acheminé vers la fruitière en clopinant : il boîtait du pied droit, il avait des rhumatismes. Il appréhendait de porter sa boille quand les chemins étaient mauvais comme ce soir-là.

A cent pas de la fromagerie, il croisa un sien parent, cousin éloigné qui devisait avec Simon chez le garde justement.

— Santé, Pierre-Abram ! Tu vas à la fruitière... « ils éprouvent » le lait...

— Ah ! fit-il, sans s'arrêter à cause de l'autre. Et il suivit le fil de sa pensée : ...ils peuvent éprouver ; grand bien leur fasse. Pour du meilleur lait que celui de mes bêtes, il n'y a pas de meilleur lait ; et puis...

...Pierre-Abram n'achèva pas. Il était à terre, étendu de tout son long sur le chemin couvert de verglas. Il avait glissé, était tombé, dans un grand bruit de boille renversée. Et son lait s'était vidé sur la route, jusqu'à la dernière goutte...

On s'attroupait autour de lui. Il se relevait, avec un gémissement. Il n'avait pas de mal, cependant.

Il considéra son lait répandu, avec un hochement de tête, puis il tourna les talons, sans mot dire. Il semblait boiter davantage encore, et se tenait les reins.

— Voilà du lait qui ne sera pas éprouvé !...

C'était Simon chez le garde qui, revenu sur ses pas au bruit de l'accident, disait cette phrase négligemment, dans le dos de notre Pierre-Abram.

— Voilà du lait qui ne sera pas éprouvé !...

Puis, d'un ton patelin :

— Je venais justement de croiser ce pauvre Pierre-Abram. J'étais avec son cousin ; il lui avait « mêmement » dit : ils éprouvent...

Les oreilles se tendirent à ce dernier mot...

Puis, lentement, les gens rentrèrent chez eux, pensifs.

La large flaque de lait versé demeurait sur la route... donc, du lait qui ne serait pas éprouvé, celui-là...

* * *

Le lendemain, le soleil se leva sur le village comme si rien ne s'était passé la veille. Les gens allaient tranquillement à leurs occupations comme de coutume.

Cependant, l'insinuation était lancée ; elle faisait déjà perfidement son chemin dans les esprits. On ne s'en apercevait pas encore, car personne ne disait mot.

On songeait vaguement, la pensée encore dans le subconscient :

— ...Tomber avec sa boille le jour qu'ils éprouvent... justement... justement ce jour-là...

Hue ! Marron !...

...justement ce jour-là... Quel hasard tout de même...